

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

SOMMAIRE :—Une Croisière de Surcouf—
Eloquence de la chaire au XIXe siècle—
Mœurs Canadiennes—Un Jeune France
—Le Mercredi des Cendres—La Rose
Mousseuse—Discours prononcé devant
l'Institut Canadien—Article d'Éducation
—Notice sur la Vie du Chevalier Robert
de la Salle—Histoire de la semaine.

LITTÉRATURE.

Une croisière de Surcouf.

Il y a des hommes à Paris, vivant dans l'élégance de nos mœurs nouvelles, de jolies femmes *très-lettrées* de la littérature du jour, un monde entier sachant par cœur et sa Belgique, et sa Pologne, et la biographie du plus obscur tribun conventionnel ; et ce monde ignore peut-être un nom héroïque, celui de Robert Surcouf.

Vous avez lu les vieilles chroniques, ces grands coups de lance de Guillaume des Barres, de Richard-Cœur-de-Lion ; ces défaites d'armées par un seul baron de Palestine ; vous avez admiré les incroyables entreprises dont le siècle abâtardi de Cervantes ne connaissait déjà plus les types que résumés dans une tête de fou. N'allez pas chercher si loin dans les âges. Les mers de l'Inde ont vu renouveler ces prouesses à la naissance du pavillon tricolore. Un homme a illustré les funérailles de la marine française par des exploits de la chevalerie de roman. Un léger brick, au lieu du destrier bardé de fer ; pour varlets et servans d'armes, quarante braves pris dans tous les coins du monde ; au lieu de haubert, du brillant cimier et de la cotte-de-mailles, un habit, un gilet, un pantalon, comme vous en portez : c'est toute la différence entre Surcouf et un paladin de la Table-Ronde. O le noble nom que le nom de Surcouf ! Il n'y a pas de marin qui ne salue quand on le prononce.

Mais sa gloire se perdait dans l'hémisphère austral, alors que le tonnerre de notre révolution, le choc des armées européennes, le cri de la guillotiné, nous avaient rendus sourds à toute renommée absente. Un combat sur le Rhin, une journée de prairial ou de vendémiaire, chargeait le *Moniteur* d'épaisses colonnes impénétrables aux prodiges éloignés. Il a fallu de ces temps extraordinaires pour qu'une vie extraordinaire comme eux passât par là presque inconnue.

Surcouf était Breton, ainsi que Duguesclin et La-tour-d'Auvergne. Je vous fraais que sa maison natale fut entourée, à Saint-Malo, de ce même respect qui ensaena, à Rouen, celle de Cornuille. Venez dans tous nos ports de Bretagne écouter les récits des vieux matelots ; venez apprendre avec respect ces étranges croisières qui ont jeté tant d'éclat sur la France, au milieu des triomphes anglais...

Entre cent, j'en sais une.
C'était à la fin du dernier siècle. La belle frégate *la Peneuse*, commandée par l'intrépide L'hermite, vint de se perdre à l'Île-de-France. L'équipage, dispersé dans les rues du port Nord-Ouest, attendait avec tristesse une occasion favorable de retour ou d'embarquement. Le bruit se répandit que *la Confiance* venait de faire la course..... *La Confiance* ! ce n'est rien moins qu'une gracieuse corvette, portant vingt-six canons de six, le plus coquet morceau de bois qui jamais eût paré les chantiers de Bordeaux ; c'est une fé marine, que pas un navire n'a pu joindre, qui vous échappe toujours, et à laquelle on n'échappe jamais. Vous eussiez pris passage comme amateur à bord de *la Confiance* pour le seul plaisir de lui voir filer dix nœuds et demi par belle brise, au plus près du vent. Ajoutez à cela que sur ce séduisant navire le portevin était aux mains de Robert Surcouf, celui-là même qui, commandant le petit brick *le Husard*, venait de capturer, tout récemment, sur les brasses du Bengale, le vaisseau de compagnie *le Triton*. Vous comprendrez alors que l'équipage fut bientôt formé, et que les hommes de *la Peneuse* oublièrent vite leur naufrage, en palpant les grasses avances qui leur furent faites à valoir sur les parts de prises futures. Un

Corsaire ne connaît pas la fable de l'Ours, et la peau se vend là sans que l'animal soit mort.

A ce propos, sachez bien ce que c'est qu'un corsaire. Trop de gens confondent ce mot avec le mot *pirate*, et il faut s'entendre. Le pirate est, si l'on peut parler ainsi, un voleur de *grandes années* ; c'est un industriel dont le bilan est au bout d'une vergue, où il finit presque toujours par se balancer, le col bien pris. Le corsaire est un brave, éminemment utile à sa patrie, dont il est reconnu, et qui lui fait payer très-cher les immenses services qu'elle en reçoit. Pour armer un navire en course, il faut être muni d'une lettre de marque du gouvernement, et verser un cautionnement, comme garantie des erreurs qui pourraient se commettre sur les neutres. Il faut en outre assurer à l'état le tiers des prises et le tiers du reste à l'armateur. Avec ces conditions onéreuses, on arme son navire comme on le veut : on coule, on brûle des vaisseaux de guerre ; l'état n'en tient aucun compte au corsaire, qui s'est battu pour l'honneur ; l'état le protège à peine, et il enrichit l'état. Ne froissez donc pas le sourcil quand je vous dis que *la Confiance* était un beau corsaire.

Aux hommes de *la Peneuse* se joignit un bon nombre de *frères-la-côte*, matelots de toutes les provenances, établis dans la colonie, en ayant les habitudes, pleins de finesse et d'industrie, gens à toute épreuve et lous de mer s'il en fut. Enfin Surcouf embarqua quelques mulâtres libres de l'Île Bourbon, chasseurs renommés, qui placent une balle dans la tête d'un lièvre à deux cents pas.

Heureux aventuriers ! prodiguez votre or ; soyez prompts à jouir du présent ; l'avenir ne s'achètera qu'avec des boulets et des haches..... A table ! à table ! Videz à la hâte les vieux flacons de rum ; jetez les derniers bijoux à l'agaçante fille de couleur ; pressez l'arehiet du ménétrier, car voilà un coup de canon qui vous dit que *la Confiance* quitte le port pour aller vous attendre en rade. Ne voyez-vous pas au loin, par les fenêtres de votre salle bruyante, s'arrondir sous le vent la robe vierge de la corvette, et sa carène allongée sillonner l'eau, rapide comme une hirondelle ? Déjà elle a franchi la pointe aux Aves, la chaussée Tromelin, le fort Blanc et l'Île aux Tonneliers. Elle s'arrête, comme le cheval du mameluck au milieu d'un tems de galop. L'ancre est tombée. Surcouf n'a point de patience. Mettez donc le plaisir en double, et songez enfin au départ.

Les coups de canon se succèdent d'heure en heure ; ils annoncent à l'équipage que la saison des prises est arrivée, et qu'il n'y a plus un instant à perdre. Cette multitude chancelante, escortée de créanciers et de femmes, se jette alors dans des canots pavoisés, dernier imbolo d'un luxe mourant. Il y a là des chants et des larmes, puis les dernières recommandations, les mots d'espoir, le bruit des rames, mélange discordant de sons bizarres, qui annonce le cortège nautique, dont une moitié va quitter l'autre. Au large, les embarcations... L'équipage est à bord ! Le petit feu déploie sa surface triangulaire ; une colonne de fumée blancheâtre, suivie d'une forte détonation, se déroule sur les vagues, et se relève en cercles vapoureux, le long des mâts et des voiles déferlées : c'est le coup de partance.

L'ancre, depuis long-temps à pic, est bientôt dérapée par les efforts du cabestan. La nappe du petit hunier tombe, et pèse, gonflée par la brise, sur le mât de misaine, qui s'assure par un léger craquement. Le navire tourne sur sa quille, présente au vent son flanc armé, et reprend le joug du gouvernail, au moment où ses voiles éventées se précipitent ensemble de toutes les vergues au bruit des hourras de l'équipage.

Adieu donc, aimable Île-de-France, séjour enchanté, paradis du marin ! Adieu, pompeux spectacle des montagnes, gigantesque Piter-Boot, avec ton sommet unique au monde, cône renversé sur un immense cône ! A peine encore aperçoit-on les Trois-Mamelles et la crête brisée du l'ouce, voilà que s'efface à l'horizon toute cette colonnade fantastique, empourprée des derniers rayons du soleil... Adieu, adieu ; nous reviendrons ! Hourra ! *La Confiance* marche vite, et elle est commandée par Surcouf !

Deux mois s'étaient passés ; six bâtiments avaient été pris et dirigés sur la colonie ; la course touchait à son terme, lorsqu'un matin la vigie cria : Navire !

Oh ! c'est un puissant mot que celui-là ! Sachez bien que quand il est prononcé tous les cœurs battent, et que chaque conversation se brise. La foudre ne produit pas de tels effets ; car elle frappe ou épargne, et le mot que je dis laissa long-temps dans une horribleangoisse. Navire !... cela signifie à volonté dix ans sur les pontons de Chatam, ou dix mille livres de

rente, ou bien encore deux jambes emportées, ou la gloire ou la honte. Il y en a qui pâlisent ; d'autres s'exaltent au-dessus de l'humanité. A bord de *la Confiance*, ce fut le plus grand nombre qui s'exalta. Navire !—Où ?—Sous le vent à nous, par le bossoir de tribord.—Est-il gros ?—Oui.—Tant mieux ! les parts seront meilleures.

L'officier de quart envoya prévenir le capitaine ; mais déjà celui-ci qui, en marin consommé, ne dormait jamais *que d'un œil*, s'était élancé, sa longue-vue en main, de son lit au capot de la chambre.—Laisse arriver ! crie-t-il avec cette voix qu'un de ses vieux compagnons m'a dépeinte, en me disant qu'elle faisait vibrer toutes les casseroles du bord ; laisse arriver ! Le cap dessus ! Tout le monde sur le pont !...

Cet ordre est le signal d'un tumulte effrayant. La moitié de l'équipage, qui reposait, se lève en sursaut ; on prend à peine le temps de s'habiller ; les pan-neaux s'encombrement ; on s'interroge, on se pousse, on veut voir. Surcouf et ses officiers, Vieillard, Fournier, Puel, sont sur les barres de perroquet, cherchant à percer le voile des vapeurs du matin ; le maître d'équipage Gilbert appuie sa lunette sur l'épaule d'un mousse ; le matelot, à l'œil exercé, donne son avis, qui est aussi celui du capitaine. Tout le monde est d'accord sur un point : le navire est à dunetto ; il est long et élevé sur l'eau ; son entre-deux de mâts est bien séparé ; c'est un vaisseau de guerre ou un vaisseau de la compagnie des Indes, qui court grand large, sous toutes voiles, bonnette haut et bas.

—Toutes les choses dehors ! crie Surcouf du haut des barres. Lève les éportilles ; branle-bas partout ! Finites du café plein la chaudière ; du vin dans les baillots, avec de l'eau et du sucre !...—Branle-bas ! répond l'équipage d'une voix unanime, qui crispe le navire depuis la pomme jusqu'à la carlingue. Le bastingage se garnit aussitôt de sacs et de humacs pour amortir, au besoin, la mitraille. L'attention redouble. A dix heures, la batterie du navire est distincte ; deux ceintures de fer y déploient cinquante-six canons... mais ces canons peuvent être faux ; on verra plus tard : on n'en est qu'à deux lioues.

C'est pendant le déjeuner que les grotesques dires des matelots, glossaire pantagruélique, s'échangent gaiement dans tous les patois connus.

—Il est chargé de légumes secs.....

—Oui, mais il revient d'Europe ; il a du vin pour les arroser.

—C'est égal ; je te vends mon tour de *rabiau*, car il a deux rangées de dents qui ne sont pas piquées des vers comme notre biseuit.

—Bah ! le requin en a bien trois rangées, et l'on en vient à bout tout de même.

—Qu'est-ce que tu dis donc, trois rangées ? J'en ai vu un qui en avait cent, etc., etc.

Tandis que l'anatomie du requin préoccupait le cercle alteré, *la Confiance* avançait toujours.

A midi, l'on était à portée de canon du mystérieux navire.

Le sifflet du maître d'équipage retentit longuement par trois fois.....—Chacun à son poste, s'écria Gilbert, rouge encore de son triple soufflé. Range à bord, à tribord, et silence partout !.....

Il ne fut plus question de requins.

Les coffres d'armes s'ouvrent ; les fanaux éclairent avec précaution la soute aux poudres ; les mousses, l'agent comptable, l'interprète, les commis aux vivres, les hommes de service descendent en bas pour faire passer la poudre et recevoir les blessés. Le chirurgien livre au jour l'acier poli de ses instruments, dont le sinistra éclat est la seule terreur du matelot. Le garde-feu, les gargonnes, la corne d'amorce arrivent à chaque pièce ; toutes les chiques sont renouvelées. On est prêt.

Les cinquante-six canons que l'on avait comptés n'étaient pas des canons pour rire ; c'étaient de belles et vraies pièces, menaçantes, hargnées, tapées dans leurs sabords, d'où elles allongeaient leurs têtes sauvages, comme la louve surprise dans un fourré. Du reste, une apparence de sécurité pacifique contrastait à bord de ce vaisseau avec son extérieur guerrier. De gracieux chapeaux de femme bigarraient çà et là de couleurs vives la sombre foule immobile sur la dunette. Était-ce quelqu'un de ces navires de la riche compagnie danoise, qui, en paix alors avec le monde entier, parcouraient librement les mers, et surtout les mers de l'Inde ? Était-ce plutôt un vaisseau anglais, dédaigneux de se faire connaître à un mince ennemi comme *la Confiance* ? On se perdait en conjectures.

—Nous allons bien voir, dit Surcouf. Hissez le pavillon et assurez-le d'un coup de canon. Le coup part ; l'équipage attend avec anxiété le résultat de cette provocation légale. Rien. Un autre coup, dit

Surcouf, et pointez par son travers ! Un bruit sourd, semblable à un lointain écho, suivit sans intervalle l'éclatante voix de la pièce, et apprit à chacun que le canonnier avait visé juste. — Pas de réponse.

Je ne vous dirai pas de quels mots se servit Surcouf, dont la colère croissait comme le *carré* du mépris que lui témoignait son adversaire; mais sa dernière exclamation fut: Feu partout!..... La volée partit entière, et lorsque le vent eut dissipé la fumée qui cachait encore le vaisseau, on aperçut enfin les couleurs anglaises projetant sur sa brigantine leur ombre rose et vacillante. Mais ce ne fut pas par un coup de canon qu'il les assura: un double éclair illumina son pont et sa batterie; c'étaient deux bordées à boulet.

Sur le banc de quart de la *Confiance* se trouvait un homme vigoureusement charpenté, les yeux petits et brillants, le visage couvert de taches de rousseur, le nez aplati; ses lèvres minces s'agitaient sans repos; ses dents coupaient en deux un cigare à moitié consommé: c'était un compagnon d'humeur joyeuse, aux passions intraitables, brusque et diseur de grosses vérités, enfant, lion, variable comme l'Océan qui le berçait, un vrai marin, Surcouf. Sa taille habituelle était de cinq pieds et demi; il en avait alors dix. Car un homme grandit lorsqu'un cœur fort bat dans sa poitrine, et qu'il sent sous ses pieds le pont d'un navire où sont rangées, esclaves de ses ordres, deux lignes de canons servis par de braves gens. Malheur au chef qui en y montant n'a pas oublié amis et famille, à l'aspect martial de la machine sublime qui va s'animer à sa voix! Malheur au chef qui dit: J'ai le commandement d'une frégate, avec le même accent dont un autre dirait: Je suis receveur général!... Oh! qu'il soit receveur général, mais qu'il ne soit pas marin!

Mes amis, s'écria Surcouf, après avoir rassemblé autour de lui l'état-major et la mestranche, vous voyez ce beau navire; il est sans doute chargé d'une riche cargaison d'Europe, qui vaut plusieurs millions. Il est beaucoup plus fort que nous, vous le voyez de reste, je ne vous dirai pas non plus qu'il n'y aura pas de poil à hâler, je mentirais. Sa force, le bruit de ses boulets, tout nous prouve qu'il porte au moins du 22 en batterie et du 9 sur son pont. Nous ne sommes pas cent, et nos vingt-six canons de 6 ne sauraient lutter contre ses cinquante-six pièces: il ne faut donc pas penser à la canonnade, il nous coulerait; mais il nous reste l'abordage... Voulez-vous le tenter? Moi j'y suis résolu.

Un silence grave, pareil à celui de la nature avant une grande catastrophe terrestre, suivit cette harangue.

L'abordage! répéta Surcouf avec la voix d'un volcan..... C'est ainsi que dans les mêmes parages non petit *Hasard*, où nous n'étions que vingt-cinq, prit le *Triton*, fort comme celui-là. Tu t'en souviens, Louis? tu y étais, dit-il en se retournant vers un enseigne fluët et grêlé de figure, qui l'écoutait, l'œil enflammé.

—Oui, capitaine, et tout le monde le sait ici.

—Ca été un miracle, dit sourdement une voix qu'on ne chercha pas à reconnaître.

—Eh bien oui, dit Surcouf, un miracle! et j'en veux faire un second, et aujourd'hui même, et avec vous! Vite, enfants, et faites comme moi, s'écria-t-il, en jetant son habit et déchirant avec ses dents les manches de sa chemise jusqu'à l'épaule..... Je vous accorde le pillage pendant deux heures, pour ce qui n'est pas de la cargaison!

Ce fut alors un horrible sabbat à bord de la *Confiance*. Le mot abordage y était hurlé sur tous les tons imaginables.

En un clin d'œil les ordres sont exécutés. Un poignard, une paire de pistolets à deux coups garnissent chaque ceinture. La hache est dans toutes les mains. Des piques de douze pieds de longueur sont distribuées aux non-combattants, que l'on fait remonter sur le pont. Les hunes se couvrent de monde, et les grenades s'y distribuent. Les adroits chasseurs de Bourbon se placent dans la chaloupe, entre le grand mât et celui d'artimon, pour y ajuster, comme derrière une redoute, les plus brillants uniformes anglais. Leur vieux sergent n'oublie pas de demander l'eau-de-vie de rigueur en ces sortes d'occasions.

—Êtes-vous prêts? —Oui, capitaine!

Et cette réponse se fit brève, émue, presque morne.

—Il est donc entendu, ajouta Surcouf, que tous les commandemens se feront à demi voix, et que les coups de sifflet auxquels il faudra répondre exactement ne seront que pour la frime. Dès que nos basses vergues seront entre les siennes, on les amènera jusqu'au raz de son plat-bord, et elles nous serviront de pont-levis. Attention! A plat-ventre tout le monde? Les gens de la manœuvre seuls debout! Hisse les royaux et le clin-foc... Laisse tomber la grand'voile. Bon! nous le gagnons, n'est-ce pas, Puch?

—Capitaine, il ne s'est pas dérangé de sa route; il n'a pas remué un seul fil à bord, si ce n'est que j'ai vu les ludys perchés sur la dunette agiter leurs mouchoirs en signe d'adieu.

—Il nous dédaigne, comme ferait un dogue harcelé par un carlin..... Mais le diable m'emporte si ces

dames nous échappent; elles vont nous revoir de près tout-à-l'heure, j'en réponds.

La comparaison que faisait là Surcouf, tout en passant son poignet vigoureux dans l'estrope fixée au manche de sa hache, et frottant de l'ongle la pierre de son fusil, était parfaitement juste. Un gros dogue à la vaste gueule n'est pas plus fort devant un carlin chétif que ne l'était le vaisseau anglais vis-à-vis de la frêle *Confiance*: en cas pareil, il serait curieux que le dogue fût étrangié.

On était à demi-portée de fusil. Le *Kent* se balançait majestueusement sous toutes ses voiles, bien paré, bien ajusté; grand seigneur qui ne se dérange pas pour un manant qui passe.

—Timonnier, laisse arriver!
—Laisse arriver, répond celui-ci d'un ton lugubre.
—Mets le cap droit sur son avant!... Bien comme ça!

—Comme ça?
—Laisse encore arriver! Navigue, ma *Confiance*, ma belle amie!... Amarre les bras... Chasseurs, à votre poste dans la chaloupe!... A babord tout le monde!

—Nous y voilà; bravo, mes enfants! Hisse les grapins!... Dans les hunes, nous autres! Hâle les canons dedans! Amène les basses vergues, filez un peu les écoutes de hunes! Bravo!

Les flancs des deux navires se froissent, et une bordée du *Kent* fait bondir sur les flots son faible adversaire. La *Confiance* n'y répond pas: ses canons sont rentrés; mais il y a sur son pont un porte-voix qui vaut mieux que la mitraille, et de ce porte-voix vient de sortir un cri: —Saute à l'abordage tout le monde!

Admirez ce moment: C'est un petit navire dont les vergues touchent à peine au plat-bord du vaisseau anglais; c'est un tabouret aux pieds d'un fauteuil! Admirez ces hommes énergiques dont l'audace conçoit et exécute de pareils plans!... Et nous, qui n'avons vu jamais flamboyer une hache sur nos têtes, soyons respectueux à la pensée de ces faits de géants. Peut-être plus d'un héros du combat que je récite a subi, au retour, les hauteurs d'un commis pour le visa de sa feuille de route! et le héros a trouvé cela tout naturel, parce qu'il n'est qu'un matelot, et que l'immense valeur de ce titre est inconnue même à ceux qui le portent.

Surcouf s'est élancé dans les haubans pour presser les derniers qui montent, qui volent, car ce ne sont plus des hommes; jamais arbre couvert d'oiseaux qui se jouent dans ses branches par une aurore de printemps n'offrit la multiplicité de bonds et de secousses, le croisement d'être légers qui froissait l'air dans les agrès de la *Confiance*. A cheval sur les vergues, ou suspendu à quelque manœuvre, ce monde demi-aillé guettait l'instant de s'abattre sur le pont ennemi, tantôt y posant le bout du pied, tantôt s'en éloignant par un coup de roulis. La mousqueterie du *Kent*, la pluie étincelante de grenades, battant des hunes de la corvette, éclairait ce boitage marin d'une teinte de feu au milieu de laquelle ressortait, comme un fond de Rembrandt, la grosse figure de Surcouf, toujours en joue sur son fusil. Feu, chasseurs! tirez sur les épaulettes, et visons bien!..... Allons donc! les grenades, gabiers de misaine; maniez-vous donc, lâ-haut!.....

—Capitaine, les deux lanceurs Cadiche et Jean-Marie sont tués.

—Flanque-les sur la tête des Anglais!...

Cadiche est lancé comme une bombe, et son lourd cadavre écrase quelques soldats du *Kent*. La place vide que forme ce projectile humain facilite le débarquement, et une vingtaine de Français sont à bord. Mais quel spectacle pour leur arrivée! Le malheureux Jean-Marie, qui n'était que blessé, et qu'on avait couché entre la vergue et le bout-dehors de misaine, était tombé comme une cascade sur une écoute du *Kent* où il s'accrocha, en jetant un cri douloureux. Les forces lui manquèrent..... Malgré les encouragements de l'équipage, il se laisse glisser et termine sa chute près d'un sabord, où les canonnières anglaises le lardent de leurs piques: un dernier coup lui traverse le crâne; l'arme enfoncée dans la blessure disparaît entre les deux navires, avec le corps inanimé.

Une affreuse mêlée s'engage au pied du mât de misaine. A cet instant terrible où la pitié n'est plus même un mot, le bruit sinistre d'un craquement qui ébranla le navire et lui imprima une oscillation extraordinaire vint glacer de terreur tous les combattants. Le vaste abîme sur lequel ils flottent, et que leur fureur oubliait, se montre à eux dans sa transparente immensité. Deux minutes suffissent pour la paix! la paix éternelle au fond de l'Océan indien; car si le navire s'est ouvert..... Oh! comme on devint immobile! Mais le bruit s'expliqua: c'était une ancre de bossoir du *Kent* qui venait d'entrer dans un sabord de la *Confiance*, en déchirant une partie de bordage.

Ce n'est rien, crie Surcouf; cela remplacera notre grapin de l'avant qui n'a pas croché... Courage! Ferme, les piques! Feu toujours, chasseurs!

En cinq minutes les corsaires, animés par le massacre de Jean-Marie, furent maîtres du gaillard d'a-

vant. Mais ce n'était là que le tiers du champ de bataille, et la foule des Anglais, condensée dans un moindre espace, en devenait plus impénétrable. Leur vieux capitaine, homme de cœur et de résolution, avait compris enfin que cette hardie poignée d'aventuriers valait qu'on se battit contre eux. Il était donc descendu de son dédain; et tout à la défense de l'honneur national, il rassemblait ses formidables ressources pour écraser d'un coup les vainqueurs imprévus. Mais à son bord était maintenant Surcouf, que la mort seule pouvait en faire sortir. Du haut du bastingage du *Kent* l'immense Breton, planant sur la scène de carnage, agissait et parlait, âme et bras tour à tour de l'équipage qu'il avait lancé sur ce pont. Il était temps de franchir la haie de cadavres qui faisait ligne de démarcation entre les deux partis.

Par l'ordre de Surcouf, deux pièces de l'avant du *Kent* sont braquées sur l'arrière; on les charge jusqu'à la gueule. Pendant que les anglais, rangés derrière le fronton de la dunette, abattent, par une fusillade soutenue, les plus intrépides matelots de la *Confiance*. Les rangs s'éclaircissent; le sang ruisselle, c'est un tapis rouge étendu sur le pont; les blessés, les mourans jettent le désordre dans l'attaque..... Tout à coup une décharge à mitraille, partie de l'avant, creuse la masse anglaise, et l'on s'élança jusqu'au grand mât. A l'instant même une grenade éclate à l'arrière et met une vingtaine d'Anglais hors de combat. Leur capitaine fut atteint le premier. Il tomba de son banc de quart, jetant un dernier coup d'œil sur ce pavillon, roi des mers, qu'il ne vit du moins pas tomber.

—Bien, mon brave Avriaux!... cria Surcouf au gabier de grand hune qui venait de lancer cette grenade; et vous, feu encore de ce canon, puisqu'il est chargé! Sitôt fini, foncez sur eux à coups de hache, rien que la hache!... On peut se blesser entre soi avec les armes à feu... En serre-file, messieurs les officiers! Nos gens attaquent déjà le gaillard d'arrière à babord: que ça ne se passe pas sans nous!

Enfin il part, ce terrible coup de canon! Un ouragan de mitraille sillonne l'étroit espace qui comprime tant de hauts faits; champ de bataille de quelques toises, où il n'y a ni croix, ni grade au héros qui rotera debout; où c'est le courage qui se bat pour lui-même, avec son élan natif. La dunette entière vole en éclats; les blessés, trébuchant comme des hommes ivres, tombent de tous côtés en cherchant un appui; il se forme des barricades de cadavres, escaladées bientôt et bientôt grossies de ceux qui escaladent; c'est un bruit mat et monotone de haches heurtées à des crânes; on se déchire, on se mord, on s'étrangle sous les pieds qui foulent et écrasent; des couples d'hommes tombent dans les flots, sans se lâcher, le poignard dans le cœur; une lutte de tigres avec les armes de l'homme... Devant Surcouf s'ouvre un large cercle dont le rayon grandit à chaque chute de son gros bras un: les Anglais se précipitent dans les panneaux, dans les porte-haubans, sur les mâts, dans les canots suspendus au dehors... Il est à nous, crie le corsaire, en brandissant sa hache sanglante; il est à nous! Ne tuez plus que ceux qui résistent! Deux hommes à la barre, il n'y a plus de timonniers!... Bourbonnais, dénichez-moi un peu ces récalcitrons sur les vergues... Interprète, dites à ces animaux-là que si j'entends encore un coup de fusil, je les fais jeter tous vivans à la mer.

On dégage les grapins qui enchaînaient la *Confiance* à ce colosse de 1500 tonneaux. Une vingtaine de grenades sont lancées dans la batterie pour y faire taire les Anglais qui commençaient un colloque alarmant. Le navire est décidément pris.

Les malheureuses dames s'étaient toutes réfugiées dans la chambre du capitaine, et y furent trouvées presque mortes. Surcouf les fit respecter, et leur laissa cette chambre luxueuse qui venait de conquérir.

C'est un grand embarras pour une poignée de monde que deux cent cinquante prisonniers. La *Confiance* fut expédiée en chasse d'un danois qui avait assisté au spectacle, et les lui mit à bord. On ne garda qu'une trentaine de blessés, dont le grave état réclamait des soins pressans. Les morts furent lancés à la mer.

L'état-major vainqueur se promenait sur la dunette du *Kent*. Le navire était en panne; on réparait les avaries. Un objet étrange vint fixer l'attention; c'était un morceau de bois long et mince qui s'élevait au loin sur l'eau, et s'agitait avec saccades. La yole du couronnement fut affalée pour rendre compte de ce prodige marin. On vit bientôt un drapeau noir flotter au bout du morceau de bois énigmatique. Un des hommes de la yole y avait attaché sa cravate en signe de deuil: c'était cette pique attachée au cadavre du pauvre Jean-Marie, que les requins se disputaient... La joie tomba; il y eut des larmes dans ces yeux de corsaires; l'équipage courut dans les haubans, et chacun se découvrit en silence devant les restes du vaillant matelot.

Puis, quelques jours après, on entendit crier: Terre! et c'était l'île de France!

Auguste Romieu,
Sous-préfet de Louhans (Saône-et-Loire.)

Sur l'Eloquence de la Chaire

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

(Suite et fin.)

Nous sommes obligé de reprendre encore ici la marche des idées depuis le commencement du siècle ; M. Chateaubriand et M. Frayssinous avaient cherché à calmer les répugnances que le catholicisme inspirait alors ; ils avaient voulu en faire aimer la poésie, mais là s'était arrêtée leur action. Les méditations, les harmonies rêveuses et un peu sensuelles de M. Lamartine, ont été l'expression du degré de foi qui régnait alors dans la société. D'un autre côté, la Restauration avait mis en honneur la pratique extérieure du culte ; tout serviteur dévoué de la monarchie voulait, par cela même, paraître bon chrétien. Mais la religion ainsi pratiquée s'arrêtait évidemment à l'écorce, si je puis m'exprimer ainsi, et occupait plus de place dans les habitudes que dans les consciences.

Tout à coup apparut l'Essai sur l'indifférence, de M. de Lamennais. Ce livre, qui alors était aussi un événement, fit peut-être autant de bruit qu'en ont fait plus tard les Paroles d'un Croquant. Rome n'osa se décider d'abord, et le clergé de France se partagea, en attendant la décision, en deux camps ennemis. Il y eut alors une guerre de pamphlets et de brochures, qui ne sera pas un des épisodes les moins curieux de l'histoire des idées religieuses au dix-neuvième siècle.

L'idée philosophique développée dans l'Essai établissait le sens commun, c'est-à-dire la manifestation générale de la raison humaine comme la règle de la certitude. Ce n'était rien moins qu'introduire le principe démocratique dans l'ordre des faits intellectuels ; et, de conséquence en conséquence, M. de Lamennais et ses disciples devaient nécessairement transporter les mêmes idées sur le terrain de la politique. La révolution de juillet aidant, c'est ce qui arriva bientôt. On sait l'histoire orageuse de l'Avenir. Quelque courte que fût la durée de ce journal, son action fut grande sur le jeune clergé. S'il ne fit pas beaucoup de partisans au gouvernement nouveau, il lui rendit du moins un grand service, en ce qu'il habitua les prêtres à voir avec indifférence la chute du trône qui venait de s'érouler.

Mais l'influence de M. de Lamennais s'est perpétuée par l'élite du clergé, dont il s'était entouré pour la rédaction de son journal. Ses disciples ont été dispersés par les foudres du Saint-Siège ; ils se sont séparés de lui en reniant l'ensemble de ses doctrines, mais ils n'en ont pas moins conservé, peut-être à leur insu, beaucoup de la manière et aussi quelques-unes des idées de leur ancien maître. Sous la Restauration, le comble de l'audace, pour un prédicateur, était de déclarer que le salut de la religion ne dépendait pas de celui de la légitimité. Depuis 1830, la prédication a souvent cotoyé les opinions radicales et démocratiques, quelquefois même elle s'y est lancée à pleines voiles. Et ce qui prouve que M. de Lamennais est pour beaucoup dans cette tendance nouvelle du clergé, c'est que ce sont ceux qui l'ont approché de plus près qui ont été le plus loin en ce sens.

Aujourd'hui, l'éloquence de la chaire tient plus par la manière générale à l'Empire qu'à la Restauration. A cette dernière époque il y eut trop de reproches directs et de récriminations violentes ; mais, à présent, le clergé, loin de se montrer hostile au mouvement, cherche à s'y associer dans certaines limites afin de le diriger.

Il y a une remarque qui n'est pas non plus sans intérêt ; c'est que jamais plus qu'aujourd'hui le clergé ne s'était montré satisfait des progrès de l'Eglise. Il se plaît à montrer la croix triomphant partout, et de la meilleure foi du monde il exagère ses dernières victoires. On dirait qu'il cherche à attirer ainsi les esprits incéducs et toujours prêts à imiter les autres, et les âmes timides qui n'embrassent jamais que le parti de la victoire.

Il nous reste à entrer dans quelques détails biographiques sur les prédicateurs les plus en vogue. Malheureusement, la vie des prédicateurs, comme la vie de tous les hommes d'étude est rarement féconde en incidents. Nous serons donc forcé d'être court, et nous parlerons seulement de quatre des prédicateurs qui ont en ce moment le plus de réputation.

M. Combalot est né en 1798 à Chantenay (Isère). On assure qu'il s'était destiné d'abord à la profession d'avocat, et qu'une retraite spirituelle changea tout à coup sa vocation. Quoiqu'il en soit, il fut ordonné prêtre à 23 ans. Il vint à Paris quelque temps après et entra chez les jésuites. Il n'y fut qu'un an, et à peine rentré dans la vie séculière il commença ses prédications. Il parcourut d'abord les départements, et s'il faut tout dire, il ne fut pas celui qui réveilla sur son passage le moins d'irritation.

Depuis ce temps, M. Combalot s'est voué tout entier à la prédication et aux retraites ecclésiastiques. M. Combalot est un véritable orateur : il a toute la fougue, toute l'impétuosité d'un tribun. Sa parole est animée et brûlante ; ses images sont belliqueuses et pleines d'actualité. Il y a, dans sa physionomie bilieuse et fortement caractérisée, le cachet d'une indomptable fermeté. La manière de ce prédicateur n'est pas cependant exempte de tout reproche : il est quelquefois incorrect ; ses comparaisons sont parfois triviales et ses métaphores heurtées. Un logicien sévère pourrait aussi lui demander plus de suite dans ses raisonnements. Souvent un mot réveille en lui une idée soudaine, qu'il saisit au passage, et il semble alors rompre, pour la suivre, le plan qu'il s'était tracé d'abord. On suit l'improvisation dans ses discours, mais, malgré ces défauts, à cause de ses défauts peut-être, M. Combalot domine son auditoire et le remue profondément.

Le talent de M. Lacordaire a beaucoup d'analogie avec celui de M. Combalot : sa puissance d'entraînement est la même, il a ses qualités brillantes et quelques-uns de ses défauts. Il s'écarte moins de son sujet, ou, pour parler plus juste, il y revient souvent. L'éloquence de M. Lacordaire se compose surtout d'élan enthousiastes qui enlèvent les jeunes imaginations. On n'a pas encore oublié le sermon qu'il prêcha à Notre-Dame, le 15 janvier, 1841. Comme il avait exalté les gloires de la France ! comme il avait attiré à lui tous ceux qui se sentaient un cœur quelque fierté nationale ! S'il suffisait, pour être un orateur parfait, d'exercer sur son auditoire une influence toute-puissante, M. Lacordaire serait le premier des orateurs ; mais, malheureusement, le moment qui suit n'est pas aussi favorable que celui pendant lequel on l'écoute. Ainsi, dans ce sermon dont nous venons de faire mention, et qu'il prêcha avec son froc de dominicain, beaucoup d'auditeurs parfaitement disposés en sa faveur furent frappés de son exagération.

M. Lacordaire était avocat avant d'être prêtre. Il est né à Recco-sur-Orse (Côte-d'Or), et peut avoir aujourd'hui 41 ans. Il eut, à ce qu'il dit lui-même, une enfance turbulente, et ses idées, au sortir du collège, n'annonçaient guère un futur prédicateur. Au grand chagrin de sa pieuse mère, il déclarait, à qui voulait l'entendre, que Dieu était un chimère, et le catholicisme une sottise. Son droit terrain, il vint faire son stage à Paris et travailla chez un avocat. Deux ans après, c'est-à-dire en 1824, le jeune athée, subitement converti, était entré au séminaire de Saint-Sulpice. Il ne se proposait rien moins, à cette époque, que d'aller en Amérique convertir les peuplades sauvages, et respirer, loin de cette Europe décrépite, l'air pur du Nouveau-Monde. M. de Lamennais, dont les ouvrages avaient beaucoup contribué à sa conversion, l'en dissuada, et pour donner carrière à son insatiable activité l'attacha depuis à l'Avenir, dont il fut un des principaux rédacteurs.

Le journal tomba. M. Lacordaire accompagna à Rome M. de Lamennais et le quitta brusquement. Il publia bientôt une rétractation, où il déclarait qu'il n'avait jamais adhéré par conviction aux doctrines de

M. de Lamennais, qu'il n'avait fait que céder par lassitude aux sollicitations qui lui étaient faites en s'associant à son œuvre.

C'est à dater de cette époque que la réputation de M. Lacordaire, comme orateur, a commencé. Elle grandit en peu de temps. On lui proposa de prêcher le Carême à Notre-Dame en 1835, mais à condition qu'il soumettrait à M. Affre, alors vicaire-général, le plan de ses sermons. On redoutait la fougue et les idées démocratiques du jeune prédicateur. Cependant on ne put si bien faire que ses discours ne portassent l'empreinte du catholicisme libéral et un peu révolutionnaire de l'Avenir. Il y était question de souveraineté du peuple et d'idées analogues qui ne devaient pas flatter beaucoup un légitimiste inflexible comme M. de Quélen. Un auteur assure avoir vu l'archevêque s'agiter sur son siège pendant que l'orateur développait devant lui ses théories nationales. Aussi n'est-il pas étonnant que, malgré le succès qu'il avait obtenu dans cette station du Carême, on l'engageât à faire un voyage à Rome. Il en revint l'année suivante et prêcha encore à Notre-Dame ; comme on trouvait que son style et ses idées n'étaient guère amendés, on lui conseilla un nouveau voyage. On assure que ce fut alors que M. Lacordaire, pour s'affranchir de la censure épiscopale, résolut d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, dont il prit l'habit en juin, 1840.

La figure maigre et allongée de M. Lacordaire s'anime, quand il parle, d'une expression enthousiaste et poétique. C'est un homme à imagination ardente, dont les opinions peuvent changer ; mais on sent que sa parole exprime la conviction.

M. de Ravignan a une manière plus posée et plus réfléchie que M. Lacordaire. Il se tient aussi plus en garde contre tout ce qui pourrait donner à la prédication un caractère politique. C'est là le motif qui l'a fait probablement substituer à ce dernier pour les prédications de Notre-Dame. Il suit une marche rigoureusement logique. Malgré la science dont il brille, il ne transporte cependant point son auditoire ; on sent comme quelque chose de factice dans la chaleur de son débit et dans la vivacité calculée de son geste.

Où est né M. de Ravignan ? les biographes ne sont pas d'accord sur ce point. Les uns le font naître à Paris, les autres à Bordeaux ou dans les environs. La dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable.

En 1816, époque à laquelle il fut nommé conseiller-auditeur, M. de Ravignan pouvait avoir vingt-trois ans. Sept ans après, il entra dans la magistrature et occupa avec distinction pendant dix-huit mois la place de substitut du procureur du roi près le tribunal de la Seine. Il renonça au monde, disposa de sa fortune en faveur de ses héritiers naturels et entra au séminaire de Saint-Sulpice, qu'il quitta bientôt pour entrer à Montrouge dans la maison des jésuites. On assure que M. de Ravignan fut tonsuré par M. Frayssinous, que l'on venait de nommer évêque, et qui, prévoyant dès lors sa gloire future, dit en s'adressant à ceux qui l'entouraient : "Voilà celui qui doit me succéder dans l'œuvre des conférences."

Après avoir passé plusieurs années à étudier les Pères de l'Eglise et à s'instruire dans la science des prédicateurs, M. de Ravignan fut nommé pour prêcher le Carême à Notre-Dame. Ce fut le 12 février, 1837, qu'il y ouvrit sa première conférence. Il les a continuées depuis avec un succès dont rien n'a noté le déclin. Prêchant presque toujours sur des matières qui ont rapport au dogme, M. de Ravignan a peu excité la critique des journaux.

M. Cœur n'est pas avocat. Sa vocation semble l'avoir porté d'abord vers le professorat et l'état ecclésiastique. Après avoir achevé ses études, qui furent brillantes, il fut quelque temps régent de rhétorique et de philosophie dans un petit séminaire de province. Puis, il vint à Paris en 1827 pour suivre les cours publics professés par les hommes célèbres qui ont abandonné depuis les triomphes pacifiques de la Sorbonne et du Collège de France pour une scène plus orageuse.

so. Il y passa deux ans et alla ensuite passer quelque temps dans la solitude de la Chartreuse pour se préparer à recevoir la prêtrise qui lui fut conférée en juin, 1829. Il venait d'atteindre sa vingt-quatrième année.

La réputation de M. Cœur a commencé en province, lors des prédications qu'il fit à Lyon en 1833, et plus tard à Nantes et à Bordeaux. Paris devait appeler à lui un talent déjà si distingué, et la Sorbonne a rendu justice à M. Cœur en le nommant à remplir à la Faculté de Théologie la chaire d'éloquence sacrée.

M. Cœur a une figure assez commune, un geste lourd et un timbre de voix un peu voilé. Il manque de ces qualités extérieures qui concourent à faire un orateur. Mais sa parole est d'une lucidité admirable. On lui sait gré de tous les efforts qu'on n'est pas obligé de faire pour saisir sa pensée. Sa manière est savante et philosophique; il excelle à exprimer de ces vérités que tout le monde sait, mais que personne n'avait encore exprimées. Son style est abondant et fleuri, un peu trop fleuri peut-être; mais c'est là un défaut dont il aurait tort de se corriger tout à fait. Ce qui serait de la recherche dans tout autre semble naturel en lui, et il y a tel passage de ses cours et de ses sermons qui rappelle les plus charmantes pages de Bernardin de Saint-Pierre.

M. Cœur n'a pas encore dit son dernier mot comme prédicateur. Mais tout annonce qu'il s'élèvera avant qu'il soit peu à la réputation de MM. Lacordaire et de Ravignan, à moins qu'il ne soit absorbé complètement par l'enseignement de la Sorbonne.

MŒURS CANADIENNES.

DE L'HABITUDE DE SALUER LES PASSANTS.

Les manières sont l'indice le plus frappant et le plus certain du caractère et de la pensée d'un peuple. Elles sont la peinture de ses mœurs. En effet, tout sentiment généralement éprouvé toute opinion commune, tout préjugé public, influe sur les habitudes extérieures et se reflète dans les Actes de celui qui le partage; tellement que l'examen des pratiques journalières des membres isolés d'une société la fait mieux connaître, la dévoile plus clairement que l'étude de ses institutions écrites et de ses faits collectifs. Il y a toujours un certain nombre de personnes qui s'éloignent du type commun et ont des manières différentes de celles de leurs compatriotes; quelques unes encore ont un maintien si peu tranché, qu'on ne saurait jamais deviner à quelle nation elles appartiennent; on les prendrait en tout pays, même dans le leur, pour des étrangers. Mais ces exceptions ne s'appliquent qu'à l'individu; des manières communes à un peuple entier ne sauraient être trompeuses, ainsi sont-ce les pratiques extérieures les plus universellement répandues qui présentent le plus fidèlement l'image de son caractère et de son état social.

Comme les autres peuples le Canadien se peint dans ses manières. Entre autres l'habitude de saluer les passants, si fidèlement observée dans nos campagnes, frappe les étrangers au seuil même de notre pays. Parcourez le Canada Français d'un bout à l'autre, qui que vous soyez; il vous semblera que tous vous connaissent; uniformément chaque personne que vous rencontrerez otera son chapeau en signe de respect et d'amitié, et vous appercevrez sur la figure de l'inconnu et du voyageur qui passe près de vous l'expression de la bienveillance. Vous serez vous-même forcé, après quelque temps, de convenir que vous passeriez pour un homme mal élevé, si vous n'en faisiez autant et si, conformément à l'usage reçu, vous n'étiez le premier à saluer les femmes; vous verrez aussi que cette coutume est universelle, commune à tous et réciproque aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, à la vieillesse et au jeune âge.

Cet échange d'égards et de civilités qui paraît particulier à notre pays, ce salut si futile en apparence et si peu réfléchi, exprime cependant une des pensées les plus profondes, un des plus nobles sentiments qui puissent animer un peuple. Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues, et que dit le cœur: les hommes sont tous frères et tous égaux. Voilà la pensée qui engage le Canadien à saluer son compatriote et l'étranger, l'inconnu et l'ami, à oter son chapeau lorsque passe le riche ou l'indigent. Il fait ce que son cœur lui dit, ce que son âme lui inspire. Cet homme ce voyageur m'est inconnu, dit-il, mais il est peut-être malheureux; qu'il soit consolé, il verra qu'il n'est pas seul sur la terre, que d'autres pensent à lui; et il lui souhaite le bonjour. Cet autre peut-être est un ami encore inconnu mais qu'il trouvera dans d'autres temps; il le salue pour lui dire qu'il est maintenant le sien, et l'inviter par ce signe à réclamer son aide. Est-ce un homme puissant, un riche, qu'il sache que le Canadien n'envie ni son rang ni sa fortune. Au pauvre, au malheureux, il dira le front découvert: que Dieu te bénisse, frappe et tu trouveras un abri sous mon toit. Voilà ce que veut dire le salut donné aux passants; c'est l'expression de la confraternité, de la justice et de l'égalité qui distinguent les Canadiens.

Cet usage indique aussi la persuasion de l'égalité entre tous les hommes, c'est une protestation de chaque instant, de tout un peuple, contre ces distinctions sociales qui s'établissent au hasard, qui attribuent aveuglément, aux uns la fortune et la considération, aux autres le mépris et la misère; et cette idée de l'égalité est commune à tous les Canadiens aussi bien que l'estime qu'ils ont pour toute personne en quelque position qu'elle se trouve placée. Chez la plupart des peuples on se dit en parlant des autres hommes: *je suis autant que vous*, et l'on craindrait de perdre de son importance en leur témoignant le moindre respect; c'est l'orgueil et l'égoïsme, et la préférence de soi-même qui inspirent ce sentiment; n'est-il pas plus digne, plus généreux de dire en saluant le passant comme font les Canadiens, *vous êtes autant que moi, je vous estime à l'égal de moi-même*.

Cette habitude de saluer tout le monde indistinctement a encore sa source dans un sentiment religieux et appartient à la plus haute philosophie. L'homme est sur cette terre celui de tous les êtres qui se rapproche le plus de la divinité. Il a été créé à son image, et son âme est le souffle de Dieu. Si sa nature est tellement élevée, si la meilleure partie de lui-même a une origine aussi sublime, ne mérite-t-il pas tous les égards? n'est-il pas digne de tous les respects? et honorer l'humanité, honorer l'homme n'est pas rendre hommage à son créateur. En effet l'esprit de Dieu est partout vivant dans l'humanité; chez le bon et le méchant, chez le grand et le petit, chez l'enfant nouvellement mis sur la terre, chez le vieillard prêt à remonter sur son auteur, chez la femme qui plus souvent que nous pense à Dieu, et s'élève d'avantage vers lui en l'adorant avec plus de ferveur. Il semble donc que tous les hommes, quels qu'ils soient, ont droit à notre respect; cette considération, mes amis, aussi bien que la vénération due à nos anciens usages, vous engagera à faire comme jusqu'ici, à conserver l'habitude de saluer les passants.

GUIL. LEVESQUE.

UN JEUNE FRANCE.

.....Puisque j'y suis, je vous dirai une fois pour toutes, ce que c'est que le *jeune France*; c'est une variété de l'espèce, qui n'est que d'hier, qui mourra demain peut-être, mais qui mérite d'être étudiée aujourd'hui.

Le jeune France est une espèce de crétin qui tient le juste milieu entre le dix-huitième siècle et l'Empire; même comme embryon, ce n'est pas une chose de notre époque. Le jeune France est une caricature en retard; c'est le jugeur moderne. C'est lui qui jouit aujourd'hui de tout ce qui se fait dans les arts, à la place des honnêtes, des bons et des sages, qui ne s'en occupent plus. Le

jeune France porte une moustache sur la lèvre, une mouche sur le menton, de la barbe sous le cou, des favoris sur les deux joues, et des cheveux courts sur la tête, quand il a des cheveux. Au physique, c'est quelque chose de très laid, qui est fort à la mode. Dans l'absence de société où nous sommes, la société c'est le jeune France. Si le jeune France n'était pas dans les salons pour parler, dans les théâtres pour applaudir, dans les rues pour faire du bruit, il n'y aurait en France ni conversation de salon, ni applaudissements au théâtre, ni agitation dans la rue. Le jeune France représente la société absente. Où est la société? je n'en sais rien; mais les gens superficiels ne s'aperçoivent pas qu'il n'y a plus de société, grâce aux jeunes Frances. En effet, le jeune France fait des modes et des vers. Il dort, il marche, il va aux Italiens ou à l'Opéra: il fait l'amour, il se bat en duel, il loue des romans au cabinet de lecture, il fait des lettres de change, des pamphlets, des drames et des journaux, comme ferait la société la plus polie et la plus corrompue. Le jeune France sait faire absolument tout ce que fait une société bien organisée, excepté la barbe. Le jeune France va à pied et en voiture; plus souvent à pied qu'en voiture; il a des gants jaunes et un habit boutonné jusqu'au menton; il se pavane à la promenade, il se regarde à la glace, il se sourit amoureuxment, il est pauvre, mais fier, il porte un habit rapé, mais il le porte bien; il a un chapeau de soie, mais le chapeau est sur le côté de la tête, en guerrier. Pour le physique et pour le moral, voilà le jeune France. C'est le lien utile qui réunira la société qui n'est plus à la société qui n'est pas encore. C'est le phosphore après et avant la lumière. Ce n'est pas la nouvelle France, ce n'est pas la vieille France; c'est le *jeune France*: ce n'est pas du tout la France, heureusement.

LE MERCREDI DES CENDRES.

PAR JEAN-GEORGE JACOB.

Cessez la danse et les chants joyeux. Ici dans le silence sévère de la Piété, des couronnes funèbres parlent, une croix de cendres dit: Tout ce qui est né ici-bas deviendra cendres et poussière!

Que des autels ce cri pénètre dans les palais, qu'il y interrompe la fête, qu'un lieu du banquet il retentisse dans les salles royales: Ceux qui tiennent le sceptre ici-bas deviendront cendres et poussière!

Qu'au lieu où s'élèvent les trophées, aux lieux où triomphent les conquérants, où tremblent les peuples, ces mots retentissent sourdement: Tout ce qui porte ce laurier ici-bas deviendra cendres et poussière!

Comme ils combattent! comme ils s'agitent! comme ils cherchent! comme ils maudissent ce qu'ils ont trouvé! l'esprit inquiet entasse des rochers pour les rejeter ensuite. Tout ce qui s'agit ici-bas deviendra cendres et poussière!

Vois le temple! Des hommes, des vieillards, des jeunes gens y marchent, la mère ravie presse son enfant sur son sein. Tout ce qui fleurit et mûrit ici-bas deviendra cendres et poussière!

Hélas! semblables à eux, des milliers d'êtres vinrent et s'en allèrent. Leurs noms sont oubliés, leurs ossements sont sous la pierre qui se brise. Tout ce qui naît ici-bas deviendra cendres et poussière!

Abandonnée du monde, sans amis, sans repos, la Fidélité regarde dans une tombe ouverte. Ce qui aime si puissamment ici deviendrait-il cendres et poussière?

Des plaintes amères se font entendre dans les plus beaux jours du printemps. C'est l'épouse du génie qui gémit; son bien-aimé n'est plus qu'une ombre! Non, l'amour ne peut périr, ce qui meurt ressuscitera!

Et ce désir fraternel d'essuyer toutes les larmes? cette charité qui remplit la main du pauvre, qui paie

la haine de bienfaits ? Non, tout cela ne périra pas !
Ce qui meurt ressuscitera !

Ceux qui tournent leurs regards vers le ciel, qui nourrissent un divin espoir, qui fuient ce monde d'illusions, qui s'agenouillent devant l'autel, oh ! ils ressusciteront ! la foi ne peut périr !

Ceux qui s'abandonnent au père des âmes, et qui, purs de la poussière terrestre, voient en esprit le céleste but, eux aussi ils périraient ? Non, l'espérance échappera à la mort !

Vois, aux autels silencieux les couronnes funèbres s'illuminent. Cette croix de cendres marque au seau de la mort la grandeur humaine et les charmes terrestres. Mais la terre redeviendra terre, et l'esprit sera glorifié.

LA ROSE MOUSSEUSE.

L'ange qui prend soin des fleurs et qui pendant la nuit distille sur elles la rosée salutaire, sommeillait un jour de printemps à l'ombre d'un buisson de roses.

Il se réveille en souriant, et dit : O toi, la plus aimable de mes enfans, je te remercie de ton doux parfum et de ton ombre bienfaisante. Si tu avais un désir, je serais heureux de le satisfaire.

Orne-moi d'un charme nouveau, répondit le génie du buisson de roses. Et l'ange orna la reine des fleurs d'une humble couronne de mousse.

Et elle s'inclina pleine de grâce dans sa modeste parure, la rose mousseuse, la plus belle des roses.

Aimable Lina, laisse là les faux ornements et les pierres étincelantes et suis toujours les leçons de la nature, notre mère.

KRUMMACHER.

Discours

PRONONCÉ DEVANT L'INSTITUT CANADIEN,
JEUDI, LE 16 DE JANVIER COURANT, PAR
M. A. G. LAJOIE ETUDIANT EN DROIT.

(Suite et fin.)

5^e. Les lettres influent encore sur les Gouvernemens. La question que nous traitons suppose déjà la Société formée, quoiqu'il semble au premier coup d'œil qu'une Société, c'est-à-dire, une aggrégation d'hommes régis par des lois, ne puisse exister, sans avoir au moins quelques connaissances dans les lettres. Mais n'importe, supposons déjà une multitude de personnes réunies, je dis que les lettres contribueront d'une manière inappréciable à leur donner de bonnes lois, une bonne constitution. En effet, sans compter que les lettres ouvrent et perfectionnent le jugement, et qu'elles étendent considérablement les vues de l'esprit, elles ont de plus l'avantage de mettre à contribution les leçons de la pratique et de l'expérience, les principes consacrés par le tems, les préceptes des sages, et de les faire passer aux descendans. Par là les fautes qu'un peuple a fait dans son gouvernement ne se répètent point chez les autres, elles sont gravées dans l'esprit des législateurs, et sont comme des écueils connus des voyageurs, dont l'on a garde de s'approcher, de peur de s'y briser ; mais, au contraire, sans le secours des lettres, sans la Messagère des tems, les résultats de l'expérience ne parvenant aux législateurs que par des traditions obscures et incertaines, les mêmes fautes, les mêmes vices se répèteront sans cesse dans les administrations des lois qui dans l'antiquité écrasaient de pauvres peuples, seraient encore les mêmes dans nos siècles, c'est ce que prouve l'exemple de plusieurs nations barbares : les Tartares, par exemple, soumis au despotisme le plus affreux, n'ont jamais songé à en secouer le joug et se sont toujours écriés à l'élection de leur Kan : que la parole soit un glaive.

Les sciences améliorent donc les Gouvernemens ; d'un autre côté, elles protègent la religion et l'humanité, adoucissent les mœurs, et perfectionnent la raison, et par une conséquence que nous avons déjà tirée, procurent le bonheur à l'homme. Elles sont donc éminemment utiles à la Société.

Outre l'utilité qui résulte des sciences en général, sans spécifier aucune d'elles, il y a des biens innombrables qui découlent de chacune d'elles en particulier. Mais quand finirions-nous, s'il nous fallait faire successivement l'éloge des huit principales sciences qui sont parvenues à la connaissance de l'homme ? Non, pour prouver d'une manière irrésistible l'utilité des sciences, il suffit d'un raisonnement *ab absurdo*. Supposons qu'il n'y ait aucune science, qu'il n'y ait, par exemple, ni Théologie, ni Jurisprudence, ni Médecine, voilà déjà la Société toute changée, toute renversée : Eh ! comment donc soutenir raisonnablement qu'elles nuisent à la Société ? Ah ! il ne faut point se laisser abuser ; les lettres sont autant le soutien de la Société qu'elles en sont l'ornement ; non seulement elles font les délices de celui qui les cultive ; non seulement elles donnent à une nation un air de politesse et de bonheur ; elles font encore le bon ordre des familles et la consistance de l'Etat. Ce sont elles qui inspirent l'amour du devoir, l'amour de la patrie et la philanthropie ; qui font faire ces grandes actions qui produisent quelquefois de si heureux effets : et de même que parmi les hommes les plus instruits sont ceux qui conduisent les autres ainsi parmi les nations, les plus lettrées sont celles qui conduisent les autres, et qui leur sont supérieures. En un mot, les lettres sont l'âme de toutes choses, et l'esprit est comme incapable de concevoir une assemblée d'êtres humains, sans lui supposer au moins quelque connaissance pratique des sciences.

On sait que les hommes ont abusé des lettres, et tout le reproche qu'on peut faire aux sciences, vient de ce que les méchants se sont souvent servis de leur pouvoir comme d'une arme pour faire le mal ; mais, outre que le feu, quoiqu'il s'acharne quelquefois à des édifices précieux, n'en est pas moins un élément indispensable à la vie, tout ce qu'engendre les passions ne peut durer longtemps, au lieu qu'un bien qui résulte d'une chose excellente en elle-même, ne passera jamais... Au reste je veux faire voir en quelques mots, que malgré l'abus qu'en ont fait les hommes, elles ont encore produit plus de bien que de mal.

Seconde partie.

Messieurs, je ne m'arrêterai qu'à deux sortes de biens que les sciences ont amélioré, mais à deux biens généraux, dont jouissent aujourd'hui tous les peuples éclairés, à deux biens dont les progrès ont suivi la marche des lettres, que l'œil le moins exercé peut apercevoir, et qu'on ne saurait passer sous silence ; biens par rapport à l'humanité, biens par rapport à la liberté.

D'abord personne ne contestera que les progrès qu'ont fait les hommes dans les connaissances physiques, n'aient opéré un grand bien pour l'humanité. Elles sont même parvenues jusqu'à préserver les hommes de la foudre ; à éteindre les incendies, à éclairer pendant les ténèbres, à fertiliser les terres, à protéger la navigation, à augmenter la salubrité de l'air, à fournir mille commodités à la vie : toutes choses qui prises ensemble, sont véritablement un grand secours pour les hommes.

Ces grands génies qui ont travaillé pour l'humanité, qui ont fondé des hôpitaux, des couvents, des maisons de bienfaisance, qui ont secouru les pauvres, les orphelins, les malades, les enfans abandonnés, les fondateurs de ces institutions, par quels moyens ont-ils réussi ? Comment a réussi un Vincent de l'aule par exemple ? C'est par sa science, Messieurs, c'est par son éloquence, c'est en faisant passer dans l'âme des autres les nobles et généreux sentimens qui fermentaient dans la sienne. Et combien de fois n'a-t-on pas vu, à la voix d'un homme, suppliant pour l'humanité souffrante, les femmes dépouiller jusqu'à leurs joyaux, et des sommes immenses amassées ?

Mais il est un bien qu'ont produit les sciences philosophiques, un bien extraordinaire par rapport à l'humanité, un bien que personne ne contestera, je veux dire l'abolition de l'esclavage. Il n'y a pas encore longtemps, presque tous les pays possédaient des esclaves, c'est-à-dire des hommes comme nous, mais fouettés, battus, en butte à toutes sortes de mauvais traitemens. Il existait cependant des cœurs initiés aux connaissances philosophiques, des penseurs qui déploieraient en silence ces maux contagieux, et qui osaient même élever quelquefois la voix en faveur de l'humanité abrutie. A mesure que les sciences se sont étendues, leur nombre s'est augmenté. Ils se sont unis, et tous d'une voix ont crié aux peuples qui gardaient des esclaves que l'homme n'est pas une propriété aliénable. A force d'éloquence et de philosophie, à force de réclamer les droits de l'humanité, ils sont parvenus à se faire entendre, et à l'heure qu'il est, l'esclavage est aboli dans presque tout le monde ; il est aboli, malgré les avantages que les richesses et l'intérêt pécuniaire retiraient journellement de ce trafic infâme. Et encore une fois, c'est aux sciences c'est à la philosophie que l'humanité est redevable d'un événement si remarquable dans ses annales.

J'ai dit que les sciences avaient encore produit des biens immenses par rapport à la liberté. Je n'entends pas par liberté cette licence effrénée qui apporte toujours aux peuples plus de maux que de biens, mais j'entends cette liberté de pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui, liberté qui dépend des Constitutions. Il n'est pas nécessaire d'être bien exercé à considérer la marche des progrès pour s'apercevoir de ceux qu'ont fait les derniers siècles dans la science du Gouvernement. Des peuples qui avaient produit des chefs-d'œuvre de poésie et d'éloquence, possédaient cependant des lois défectueuses, des lois tyranniques même et qui enchaînaient la liberté des citoyens, tant il est difficile de bien voir les rapports des lois avec les masses, et de saisir le caractère des peuples. Mais les sciences se perfectionnant de jour en jour, et appliquant leurs efforts à l'important sujet de la liberté, ont enfin renversé les édifices qu'avaient élevés l'ignorance et la tyrannie, et les ont remplacés par d'autres plus solides et plus durables : et aujourd'hui les Constitutions existantes chez tous les peuples éclairés se rapprochent sensiblement des douces lois de la nature ; ce sont pour la plupart, ou des républiques, ou des monarchies tempérées : tous les pays du monde commencent à apprécier, et adoptent successivement ces formes de Gouvernement : c'est que la politique et la philosophie ont démontré aux hommes qu'elles procurent la liberté, et que l'expérience a sanctionné leur jugement. Ces sciences ont donc opéré des changemens bien avantageux, puisqu'elles ont étendu cette liberté après laquelle on court sans cesse, et qui occupe encore continuellement l'attention de tous les conducteurs de peuples... Les lettres ont donc protégé la liberté et l'humanité ! n'aurient-elles produit que ces deux sortes de biens, elles auraient engendré plus de bien que de mal, et jamais nos adversaires ne trouveront des maux assez grands pour les opposer à de si grands biens... Mais, messieurs, si je voulais citer des faits, des événemens produits par le moyen des sciences, ce sont des pays entiers sauvés par l'éloquence de quelques hommes, c'est une Rome par un Cicéron, c'est une Athènes par un Démosthènes, c'est un nouveau monde découvert, c'est une Irlande qui ne se soutient encore que par l'éloquence de l'un des siens, enfin mille et mille faits se présenteraient à moi... Mais je m'arrête, messieurs, je m'arrête en vous disant avec un Latin que les lettres sont les meilleurs amis de l'homme, et avec un Français qu'elles sont une propriété publique ; qu'elles ont des rapports étroits avec les mœurs, avec cette éducation générale qui change les peuplades d'hommes en corps de nation ; en vous rappelant que le mal qu'elles produisent ne dure qu'un instant ; qu'il doit être rejeté des peuples du moment qu'ils connaissent ses mauvais effets ; au lieu que le bien demeure et augmente chaque jour ; en vous rappelant enfin que les lettres aujourd'hui s'étendent d'un bout à l'autre du

monde, qu'elles font l'occupation de tous les Gouvernements; que l'estime et l'admiration dont elles jouissent ne peuvent être fondées sur des préjugés puisqu'il n'y a point de préjugés universels, et qu'on ne peut taxer tous les hommes d'inconséquence, ni les supposer dans l'erreur, parceque, comme dit M. de La Mennais, si l'on faisait de telles suppositions, la société entière périrait.

ÉDUCATION.

Nous publions aujourd'hui l'article suivant de notre correspondant M. en lui demandant pardon pour la faute involontaire que nous avons commise. Cet article devait paraître dans notre 3ième numéro, et doit par conséquent précéder celui publié dans notre numéro du 18 Janvier.

POUR LA REVUE CANADIENNE.

SUR L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION MORALES ET RELIGIEUSES A DONNER AUX ENFANS.

Si, comme on n'en peut douter, l'homme a reçu de son créateur, cette intelligence qui le distingue des autres animaux, afin qu'il le connaît, l'aime et le pût servir de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, combien grande est donc l'obligation des pères ou de ceux qui ont la charge ou le soin des enfans, de cultiver, comme elle le doit être, cette intelligence !

L'expérience n'a malheureusement que trop bien démontré le vice des méthodes de routine que naguère, l'on suivait, tant au sein de la famille, que dans les écoles, auprès des intéressans enfans que l'on prétendait éduquer ! La mémoire, tout en facilitant l'opération de ce procédé mécanique qui consistait à remplir la tête de mots, sans que l'on parût aucunement s'occuper de l'intellect, jouait le principal rôle dans l'ancien système ; et à dire vrai, la paresse coupable des pères et des instituteurs, devait admirablement s'accorder de cette méthode. Car bien qu'un esprit intelligent et bien co-ordonné, se plaise à explorer des intelligences, le gros des pères et des maîtres, a, de tout temps, préféré se tenir au plus bas échelon, que de s'astreindre à ce qu'ils regardaient, sans doute, comme une gêne insupportable.

Heureusement que pour l'honneur du genre humain, et le bien de la jeunesse, les yeux du public sont ouverts ! L'on a connu et l'on pratique d'avantage, les devoirs des pères et des instituteurs, envers les enfans ; et le tems n'est pas bien éloigné où en Amérique du moins, les méthodes intellectuelles remplaceront entièrement le système vicieux des procédés de pure routine, en fait d'éducation.

Quelle est donc la meilleure manière d'instruire les enfans ? L'éducation religieuse et morale étant la plus importante, rien de plus intéressant que de bien s'assurer de ce qu'il convient de faire.

Dans les familles, l'instruction spéciale, nous voulons dire, ce qui touche au dogme, peut être enseigné sans difficulté, et doit l'être, c'est le devoir impérieux des pères. Dans les écoles, il on est bien autrement, car s'il est vrai que la religion et la morale doivent être la base de l'éducation, il l'est aussi, que le seul moyen de faire fonctionner, en Canada, un système d'éducation qui convienne à tous, c'est de banir des écoles, tout enseignement spécial, en fait de religion. Il faut pourtant un enseignement religieux et moral, sans cela, point d'éducation. Comment donc faire ? Nous allons nous efforcer de développer aussi clairement que possible, notre pensée sur cette question importante.

Nous pensons qu'en combinant la lecture ou l'étude de l'histoire sacrée avec la Géographie, c-a-d, une Géographie adaptée à cette histoire, l'on parviendra sans peine, à réussir.

Et d'abord, nous nous adresserons à ceux qui, de bonne foi ou autrement, ne cessent de crier et répéter que le Catéchisme renferme ce qu'il y a de plus important à enseigner aux enfans, et nous leur demanderons de nous dire, en bonne conscience, si la méthode de routine que l'on suit presque généralement, dans l'enseignement du catéchisme, a l'effet de faire retentir bien longtemps ce qu'ils ont appris ? Nous ne craignons pas la réponse, nous la connaissons. N'eussions-nous pas d'ailleurs, l'aveu honnête de respectables ministres de la religion, nous aurions, du moins, l'expérience journalière qui nous révèle combien peu sont vraiment instruits, les enfans en religion, et combien peu longtemps, ils retiennent ce qu'ils ont mécaniquement appris au catéchisme. Quelle en est la raison ? la voici : l'enfant que l'on catéchise, n'a aucune idée de la création, du déluge, de la Loi donnée par Dieu, après le passage de la mer rouge, en un mot, des bienfaits marqués dont Dieu n'a cessé de combler son peuple ; cet enfant apprend, comme un perroquet, que Notre Divin Sauveur est né à Bethléem, qu'il a été crucifié à Jérusalem, et il ne sait pas ce que c'est que Bethléem, Jérusalem ! Nous ne dirons pas qu'il peut s'imaginer que tout cela est dans la Lune, oh non ! il n'a jamais réfléchi, il n'y pensera assurément pas. La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, dans le Cénacle, il l'apprend par routine, et il n'est pas plus en état de se rendre compte de l'endroit où elle a eu lieu, qu'il ne le peut faire quant à la scène. Et si, comme nous le pensons, il doit être instruit de la vie admirable du Sauveur, nous vous le demandons, si tout ce qu'on lui en dira, sera bien propre à produire un effet durable ? Nous savons que certains hommes qui pensent que plus on est ignorant, plus l'on est simple d'esprit, plus par conséquent, l'on est assuré de sa place au Ciel, nous répondrons que les enfans n'ont aucunement besoin de savoir tant de choses ; que jusqu'à présent, ils s'en sont fort bien passés, et qu'ils s'en passeront bien encore. Nous savons qu'il est des individus respectables qui pensent ainsi. Nous ne prétendons donc pas guerroyer avec eux ; ils ont droit à leur opinion, c'est le droit de chacun. Nous nous contenterons donc pour le présent, de soumettre à leur bonne foi, la méthode suivante.

M.

(A Continuer.)

Traduction.

POUR LA GAZETTE DE QUÉBEC.

REVUE de la *Vie de Robert de la Salle*, par Jared Sparks, publiée à Boston, 1844.

Il est vraiment très-satisfaisant de voir combien notre siècle a considérablement augmenté la somme de connaissances historiques amassée auparavant. La société "ayant pour but de répandre les connaissances utiles," a battu le sentier dans ses "Vies de caractères éminents" et des histoires plus étendues de certains pays. "La Bibliothèque du cabinet" (*The Cabinet Library*) a suivi la trace, et même sous une forme extérieure plus respectable et perfectionnée. Les Histoires illustrées sont venues ajouter à ce fonds commun, et avec beaucoup d'embellissement. Enfin, la "Biographie Américaine," dont onze volumes ont déjà paru à Boston, nous indique que le continent occidental ne sera pas laissé en arrière dans d'aussi utiles, d'aussi honorables efforts.

En général, les auteurs dont il est fait mention ici sont bien moins ambitieux de briller que les historiens distingués de la même époque. On ne remarque ni la période sonore, ni la description fleurie, ni la brillante métaphore si remarquable dans les écrits d'Alison, d'Antiquité et de Bancroft, si excellents sous tant d'autres rapports. Ils possèdent une simplicité attrayante. Ils engagent l'attention du lecteur en racontant l'enchaînement juste et naturel des

événements, comme on les attend, après les explications préparatoires des causes antérieures ; ou par l'expression de sentimens convenables de surprise, ou peut-être d'étonnement, quand cette relation entre les causes et les événemens ne peut être trouvée, ou bien encore par des sentimens d'une indignation juste et raisonnable, quand les passions des hommes ont été excitées d'une manière désordonnée ou criminelle. Voilà ce que nous concevons être le grand charme de l'histoire, au moins après sa première et principale qualité, une dévotion, un dévouement perpétuel et permanent à la vérité.

Dans son onzième volume de la "Bibliothèque de biographie Américaine," M. Jared Sparks a écrit la vie de Robert Chevalier de la Salle, qui est le sujet des remarques suivantes. M. Sparks est professeur d'histoire dans le collège d'Harvard. Son œuvre possède à un degré éminent les qualités dignes de louanges des ouvrages périodiques plus haut mentionnés. Il se recommande à notre attention, dans cette province, par la relation qu'il a avec l'histoire de la colonie. La vie et les découvertes de La Salle font partie de notre histoire ; et son esprit vigoureux et distingué, ses vastes plans et son activité, sa persévérance dans l'exécution de ses grandes entreprises, sans doute lui donnent droit à une place dans le souvenir de la postérité. Sa fin malheureuse, au service de son pays et de l'humanité, ne peut qu'exciter l'enthousiasme pour sa mémoire chez les esprits doués de sensibilité, et capables d'admirer de beaux et de romanesques événemens. L'auteur met devant nous les événemens comme si nous en avions été nous-mêmes témoins, et nous conduit, par la clarté et l'intérêt de son récit, à éprouver de la surprise et de la satisfaction, de la joie et de la douleur, de l'approbation ou du blâme, comme nous aurions éprouvé ces divers sentimens et sensations, si nous eussions été nous-mêmes parties aux événemens.

L'auteur commence avec beaucoup de soin par l'examen de ses autorités. Certainement elles sont peu nombreuses, mais elles possèdent divers degrés d'intérêt ; et la séparation de l'ivraie du bon grain, est dans ce cas-ci, comme dans beaucoup d'autres, une matière assez difficile. Les sources ou autorités généralement non disputées, sont les suivantes : — *L'Établissement de la foi*, par Leclerc ; le *Journal Historique*, de Joutel ; *l'Histoire bien connue de la Nouvelle-France*, de Charlevoix, et la *Découverte de quelques pays et nations de l'Amérique Septentrionale*. Un détail de ce dernier ouvrage a été donné dans le 10e volume de "La Bibliothèque de la biographie Américaine." L'ouvrage de Tonty, intitulé : *Découverte dernière dans l'Amérique Septentrionale* est très-précieux, s'il eût été imprimé dans une forme authentique, mais l'ouvrage fut gâté en passant à une seconde main, en l'absence de l'auteur. Outre ces ouvrages l'auteur eut accès à des documents précieux, jusqu'à ce jour inédits, qu'il trouva dans les bureaux publiés à Paris, qu'il semble avoir consulté avec jugement. L'autorité douteuse d'Hennepin est ici examinée au long, et une juste estimation du poids qu'on peut y attacher, est faite par une comparaison avec d'autres sources non suspectes. On trouve un détail fait avec soin de différens ouvrages sur ce sujet dans le *Catalogue d'ouvrages sur l'Amérique*, publié à Québec, en 1837, par F. B. Faribault, écrivain, avocat, président de la Société Littéraire et Historique de Québec.

Robert Chevalier de La Salle était natif de Ronen ; son éducation fut entièrement faite par les Jésuites, car on le destinait à devenir membre de cette communauté. Mais il quitta cette maison célèbre et se rendit en Canada en l'année 1667, en qualité de marchand. Il paraît avoir eu beaucoup de succès et d'avantage dans le commerce ; mais son ambition s'éleva plus haut, car il forma le magnifique projet de découvrir et d'ouvrir un chemin à la Chine et au Japon, à travers les lacs du Canada, qu'il imagine, non pas sans raisons pour ce temps-là, devoir conduire des eaux navigables jusqu'à l'Océan Pacifique. M. Bibaud, auteur d'une histoire récente de ces pays, dit : "Il était instruit, savant même, actif, entreprenant, et animé d'un double désir d'arriver à la gloire et à la fortune." Ceci est confirmé par l'ouvrage sous considération. Charlevoix conceut dans le même témoignage, mais y ajoute d'autres qualités d'une nature moins favorable. Les particularités de sa vie nous montrent certainement que sa réserve ressemblait fort à de la méfiance, sa discipline à une sévérité outrée, et son ardente persévérance à de l'obstination ; et ces défauts de son caractère furent les principales causes de ses infortunes. Cependant sans ces qualités mêmes, il n'aurait pas obtenu le nom qu'il porte, et il ne se serait pas engagé dans les entreprises qu'il a formées et exécutées.

Après avoir eu une prospérité égale à ses talens et à ses travaux dans le commerce, et reçu des marques distinguées de l'honneur du gouverneur, le comte de Frontenac, il retourna dans son pays natal en 1677. A son retour, il songea au grand projet qu'il avait longtemps médité, de suivre la rivière Mississippi ou Colbert, comme elle fut quelque temps appelée, jusqu'à son débouché dans l'Atlantique, ou comme il pourrait arriver, dans le Golfe du Mexique. Pour

cet objet, il fit construire un vaisseau de soixante tonneaux, à peu près à deux lieues au-dessus de la Chute du Niagara. Le 7 août, 1679, ce vaisseau, avec 34 passagers, dont une grande proportion était des prêtres pour l'éducation et la conversion des Sauvages, fut lancé sur le lac Érie, et fit voile vers Mackinaw. Dans ce voyage, par une navigation incon nue et des plus hasardées, de La Salle déploya une force de volonté et un courage sans bornes, avec non moins d'adresse ; il ranimait le courage de ses gens par son exemple à travers tant de fatigues et de périls, et il parvenait toujours à capter la faveur des nations et des peuplades indigènes, avec qui, on doit le mentionner à son éternel honneur, il ne fut jamais pendant sa vie entière, excepté dans une occasion, prêt d'en venir à une rupture. Il arriva à Mackinaw le 27 août, et quelques semaines après, jeta l'ancre près d'une petite île à l'embouchure de la Baie-Verte. Ici il chargea le vaisseau de pelleteries, et l'expédia vers l'endroit d'où il était parti. Mais ce fut pour lui une perte irréparable et une grande mortification, car on ne vit jamais ce vaisseau et on n'en entendit jamais parler.

Cependant n'entretenant aucun doute sur sa sûreté, il continua lui-même dans des canots à cotoyer les rivages Ouest et Sud, du lac Michigan jusqu'au St. Joseph, alors appelé le lac Miami, nom maintenant approprié à la rivière qui tombe dans l'angle sud-ouest du lac Érie. La relation de ce voyage, étant courte, peut être choisie comme un juste échantillon du talent de notre auteur pour la narration :— "Tous leurs préparatifs étant faits, ils partirent de l'île le 19 de Septembre. La nuit vint avant qu'ils eurent atteint la partie la plus proche du continent qui était à 12 milles de distance. L'obscurité augmentait, la vague s'élevait de plus en plus menaçante, et l'eau frappait en s'élevant avec fureur, même l'intérieur du canot ; après mille difficultés, à force d'efforts, ils parvinrent à se tenir ensemble pendant les longues heures de la nuit, et à mettre à terre au lever de l'aurore. Ici ils furent obligés de demeurer trois jours sur un terrain nu et aride, jusqu'à ce que le lac devint calme. Un porc-épic fut le seul trophée qui récompensa les efforts fatigantes du chasseur, ce qui, dit le père Hennepin, offrit un goût agréable et savoureux à leurs citrouilles et à leur blé d'Inde. Livrant de nouveaux frères canots aux vagues, ils rencontrèrent bientôt encore de nouveaux désastres. Les nuages s'amoncèrent au-dessus de leurs têtes, les vents soufflèrent avec colère, et submergés, trempés d'eau et de grêle, ils sont heureux de pouvoir se réfugier sur un roc nu et sans végétation aucune, et d'y demeurer deux jours, sans autre abri que leurs couvertes. A la fin d'un autre jour, ils furent en un si grand danger en essayant d'aborder, que le Sieur de La Salle sauta à l'eau avec ses gens et les aida à tirer son canot sur le rivage. Son exemple fut suivi par ceux des autres canots. Ils abordèrent quelque part dans le voisinage de la rivière Milwackie."

Alors les provisions leur manquèrent, mais ils avaient vu des Sauvages, et pensèrent que leurs habitations étaient proches. Trois hommes furent envoyés avec le caducée de paix, pour chercher du blé. Ils arrivèrent à un village abandonné où ils trouvèrent une abondance de blé dont ils prirent autant qu'ils en avaient besoin, et pour lesquelles provisions ils laissèrent en échange des effets que les natifs priaient le plus.

Avant la nuit les Sauvages venaient d'une manière un peu suspecte autour des gens réunis auprès des canots, mais quand le caducée de paix fut présenté, ils se montrèrent amis, et amèrent leurs hôtes par leurs chants et leurs danses. Ils furent tellement satisfaits des effets laissés dans leurs villages que le jour suivant ils apportèrent encore du blé d'Inde, et aussi une provision de chevreuil, pour laquelle ils reçurent une récompense suffisante. Cette preuve de sympathie humaine, même chez des hommes appelés Sauvages, était un rayon de soleil dans le sentier des voyageurs fatigués.

Après quelques autres aventures de la même nature, La Salle et ses gens arrivèrent le 1er Novembre à l'embouchure du St. Joseph, où ils passeront le reste du mois. Le 3 Décembre, ils monteront la rivière dans des canots, dans le but d'arriver au portage qui conduit dans le Kankakou, ou branche orientale de l'Illinois. Le 1er Janvier 1680, ils parvinrent à l'écoulement de la rivière en dernier lieu nommée, où ils se mirent à construire un fort. Enfin après plusieurs changements, ils trouvèrent ce qu'ils appellèrent une position favorable et ils érigèrent le fort St. Louis, qui peut être considéré le Quartier Général de La Salle, durant le reste de son séjour dans ces lieux. Le fidèle Tonty avait généralement le commandement durant les longues et fréquentes absences de De La Salle. Le 28 de Février, La Salle partit pour un voyage par terre jusqu'à Frontenac, maintenant Kingston, déterminé à faire de plus grands préparatifs pour son voyage de découverte sur le Mississippi. Il arriva divers incidents désagréables pendant ce long et périlleux voyage ; mais le plus grand malheur qui lui arriva fut le meurtre de son fidèle compagnon, le père Gabriel, qui tomba

victime des cruels soupçons des Sauvages. Trois jeunes guerriers appartenant à une tribu en état d'hostilité avec celle dont les voyageurs avaient gagné la bonne amitié, rencontrèrent ce vénérable Missionnaire dans une de ses solitaires promenades, et l'assassinèrent de sang-froid. L'historien fait au sujet de ce triste accident les remarques suivantes :

"Ainsi périt un homme dont le caractère est loué par tous les écrivains qui mentionnent sa mort. En Europe il avait possédé des offices importants dans l'Eglise, et il fut pendant quelque temps à la tête de la mission des recollets en Canada. Il fut remarquable par ses vertus, sa piété, et ces rares qualités qui donnent à l'esprit et au cœur la sérénité et la gaieté dans les épreuves les plus sévères. Charlevoix dit qu'il mourut à l'âge avancé de 71 ans. Il avait été dix ans en Amérique, dévoué avec ardeur à la cause à laquelle il avait consacré sa vie, passant ses jours et ses nuits dans les huttes des Sauvages, se faisant pour ainsi dire membre de leurs familles, se soumettant sans murmure aux plus grandes misères qu'il endurait patiemment, et attendant avec anxiété les bénédictions célestes, pour tourner le fruit de ses travaux, au bien-être spirituel de ces simples enfans de la nature.

"Certes, il est peu d'exemples, dans l'histoire de l'humanité, plus dignes d'admiration et de profond respect que ceux des missionnaires catholiques en Canada. Avec une sincérité de cœur, un sacrifice de soi-même, dont on peut à peine trouver le parallèle, abandonnant loin derrière eux les jouissances de la vie civilisée, privés des joies et des douceurs de toute société et de la sympathie de leurs parents et amis, et entourés de tous côtés par des dangers, des obstacles de tous genres, ils épuisaient leurs énergies dans une œuvre, pour laquelle ils ne pouvaient espérer d'autre récompense que la conscience d'avoir accompli un grand devoir qui plaisait à Dieu, comme devant éclairer l'obscurité morale et intellectuelle d'une race dégradée de l'espèce humaine. Quelques-uns furent assassinés, d'autres cruellement mis à la torture, mais ces atrocités barbares n'ébranlaient pas l'intrépidité de leurs successeurs, ne les arrêtaient pas, et ne les empêchaient pas de remplir les rangs célestes d'une manière aussi effrayante. Nous n'avons pas besoin de chercher le but, ni de nous informer des résultats ; les motifs sont la preuve du mérite, et l'humanité ne peut réclamer de plus grand honneur qu'il se soit rencontré des exemples de cette nature."

En arrivant au fort Frontenac, il parait être demeuré plusieurs mois à faire de plus grands préparatifs pour son expédition vers le sud, et aussi à faire des arrangements convenables avec ses créanciers, avec qui ses projets étendus de découvertes l'amènent quelquefois en difficulté, mais dont il satisfait les réclamations par quelques sacrifices de ses propriétés. Lorsqu'il fut entièrement préparé, il se rendit pour rencontrer ses gens, au Fort St. Louis, par la même route dans des canots, qu'il avait déjà suivie deux ans auparavant, dans le Griffon, en faisant le tour des lacs Érie, Huron et Michigan. Ayant dans ces différents voyages passé l'année 1681, il assemble ses gens au nombre de 54 à Chicago, le 4 de janvier 1682, et montant cette branche de rivière, entra dans l'Illinois par une route plus courte et plus directe que celle par lui suivie deux ans auparavant. Enfin le 6 de Février ils purent mettre leurs canots à flot sur le Mississippi qu'ils avaient si longtemps cherché. Le même jour, ils passèrent l'embouchure du Missouri, remarquable par son courant rapide et ses eaux boueuses. Le père Zénobe dont les notes de voyages sont incluses dans l'ouvrage de Leclercq "l'Établissement de la foi," donne une longue description des diverses tribus Indiennes, qu'ils trouvèrent sur les bords du fleuve, et dont ils eurent soin de cultiver l'amitié. Ils passèrent l'embouchure de la rivière Arkansas le 20 mars. Le 6 Avril ils arrivèrent à un endroit où la rivière se sépare en trois branches, bientôt après l'eau devint d'abord épaisse, et puis salée, et l'immense golfe du Mexique se découvrit devant eux. La cérémonie de la prise de possession du pays est ainsi décrite, page 103 : le jour suivant fut employé à chercher un endroit, éloigné de la marée et des inondations de la rivière, sur lequel ils pussent ériger une colonne et une croix ; cette cérémonie fut faite le jour suivant. Les armes de France furent attachées à la colonne, avec cette inscription : Louis-le-Grand, roi de France et de Navarre, régna ; le 9 d'Avril 1682. Tous les hommes étaient sous les armes, et après avoir chanté le *Te Deum*, ils honorèrent l'occasion par une décharge de mousqueterie, et aux cris de *vive le roi !* nonobstant cette formalité et la véacité non suspecte de ce récit, il est néanmoins vrai que la vallée du Mississippi a été traversée 140 ans auparavant, par Ferdinand de Soto, un des partisans de Pizarro, avec une force d'au moins 500 hommes. (Voyez l'histoire des États-Unis de Bancroft.)

La légère notice qui vient d'être donnée de cette Biographie, jusque au point où nous sommes arrivés est toute ensemble insuffisante pour rendre le lecteur capable de former une idée convenable de l'instruction et de l'amusant qu'on peut trouver dans ce livre. Il faut qu'il examine lui-même l'ouvrage.—

Cependant insuffisante comme cette notice a pu être pour le but que nous nous proposons, ce que nous dirons du reste de l'ouvrage doit être encore plus bref et plus court, car la nature de la notice que nous essayons, nous défend plus d'extension. Le Sieur de La Salle retourna par les différents postes sous sa charge, à St. Louis, Muekinaw et le Fort Frontenac, à Québec, d'où il mit à voile, pour La Rochelle, où il arriva le 13 Décembre, 1683. Après avoir surmonté de nombreuses difficultés, il réussit à obtenir du gouvernement quatre vaisseaux qui furent mis sous sa direction dans le but d'ouvrir un passage pour le commerce de la Nouvelle France directement par l'embouchure du Mississippi. Mais un malentendu entre lui et le commandant de la petite flotte, déranger en grande partie ses desseins, et enfin amena le projet entier à une conclusion désastreuse. Pour les particularités du voyage à St. Dominique, de la recherche faite sans succès de l'embouchure de la grande rivière, des deux malheureux voyages par terre vers l'Illinois, ainsi que de la destinée de tous les fidèles compagnons de De la Salle, il faut avoir recours au livre lui-même.

Avec ces faibles remarques, celui qui les a écrites, s'arrête ; anticipant cordialement pour l'ouvrage ce qu'il mérite à tant de titres, une circulation étendue et beaucoup de lecteurs attentifs.

La notice biographique ci-dessus est attribuée au Rev. Dr. Wilkie, Membre de la Société Littéraire et Historique de Québec. De La Salle est, sans contredit, un des premiers et des plus distingués parmi tant de braves français qui vinrent planter sur les rivages du Nouveau Monde, l'étendard de la civilisation. Voilà un sujet pour la plume de nos jeunes compatriotes qui se livrent à des recherches et à des études littéraires. Quelle réflexion ne peut-on pas faire en lisant cet ouvrage, sur les malheurs des armes de France en Amérique, quand on songe que leur pavillon flottait depuis le banc de Terre-Neuve à travers l'Amérique du Nord, jusqu'au Golfe du Mexique ! Il fallait toutes les guerres du XVIIe siècle, après la mort du grand roi, il fallait tous les désordres du règne suivant, pour faire perdre à la France de si vastes, de si belles et de si importantes possessions. L'Amérique était bien peu de chose pour nos ancêtres, quand ceux qui marchaient à la tête de la nation, se verraient dans la fange des plus viles et des plus mauvaises passions.

La Revue Canadienne.

MONTRÉAL, 1 FEVRIER, 1845.

Nous adressons la REVUE à un grand nombre de personnes de la campagne qui ne sont pas sur nos listes de souscripteurs. Si ces personnes ne nous font pas savoir, soit en renvoyant un numéro du Journal, avec leurs noms, ou autrement, il n'est que juste que nous les considérons comme abonnés.

Nous remercions de nouveau nos amis et nos patrons pour l'accueil de plus en plus flatteur que nous recevons de toutes parts, et nous tâcherons de nous rendre chaque jour plus digne de tant d'encouragement.

Ceux de nos abonnés qui n'auraient pas reçu quelques numéros de la REVUE, voudront bien nous le faire savoir, afin qu'on puisse de suite les leur envoyer.

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

Le nouveau steamer de la ligne Cunard, le *Cumbria*, nous a rapporté cette semaine des nouvelles d'Europe jusqu'au 3 Janvier. Les dissensions continuent dans l'Eglise Anglicane, et ont même pris un caractère si sérieux, que le premier Ministre, dit-on, a cru nécessaire d'intervenir, et qu'il a menacé un des Evêques les plus engagés dans ces difficultés religieuses, l'Evêque d'Exeter, de faire intervenir la Reine

comme le chef de l'Eglise, dans le cas où son obstination continuerait.

En Angleterre la plus grande misère régnait dans plusieurs parties du pays et surtout dans les grandes villes.—"La pauvreté, dit un journal, a toujours existé, existera toujours. Mais notre système social est si compliqué, notre population si surabondante que des milliers sont constamment entre la mort et la vie pour ce qui regarde les besoins les plus pressants de la nature humaine, des milliers après avoir dévoré avec avidité un repas, ne savent pas où en trouver un autre."

Les outrages les plus affreux, et les meurtres continuent à assombrir les nouvelles d'Irlande; l'abjecte pauvreté dans laquelle sont plongés les paysans de ce malheureux pays, en fait un théâtre de crimes qui font frissonner, à leur seul récit. On raconte que dans un comté du nord, un paysan est le soir au milieu de sa famille, et parfaitement tranquille. Il se retire dans un coin pour faire sa prière, et là sans s'y attendre le moins du monde, il est renversé sur le plancher, atteint par une balle qu'on lui a tiré de la fenêtre, dans le derrière de la tête. Un pareil meurtre, dans un pareil moment, et il en est beaucoup à peu près semblables, indiquent un état affreux de société. Il n'y a aucun doute que la cause d'un pareil état de choses est cette compétition qui existe entre les pauvres paysans, pour la possession ou la rétention d'un petit morceau de terre, sur lequel ils puissent cultiver quelques pommes de terre, pour maintenir leur misérable existence. La cupidité des agents, car le seigneur s'occupe fort peu des pauvres diables qui sont sur ses domaines les excite, les pousse à des exactions que le paysan ne peut rencontrer ou supporter. Un mandat d'arrestation s'ensuit et à sa suite arrive la vengeance et le meurtre. L'anomalie qu'il y a c'est que, couvert comme par un drap mortuaire, de la plus sombre misère, qui lui ôte l'espérance, et lui enlève tout espoir d'amélioration de son sort, l'enfant de la verte-Erin présente encore dans la chaleur de ses sentiments, dans la générosité de sa nature, des traits de caractère, qui embelliraient la nation la plus heureuse et la plus prospère qu'il y ait au monde.

Le message du Président est arrivé à Liverpool le 29 Décembre, et tel fut l'intérêt pour savoir son contenu qu'il fut expédié de suite par un envoi spécial sur le chemin de fer. Il arriva à Londres, six heures après avoir quitté Liverpool.

Les manufactures de coton sont dans un état florissant, et un nombre immense de nouvelles bâtisses ont été érigées dans les Districts de Lancashire et de Cheshire.

Il y a eu aux Tuileries un rassemblement de famille, le Roi et la Reine des Belges, le Duc d'Aumale et sa jeune épouse, et le Prince de Joinville. On parle d'établir une nouvelle école militaire pour les officiers de l'armée anglaise. Les troubles de la Suisse ne paraissent pas devoir finir. Des hommes échappés du territoire de Berne, ont suscité de sérieuses querelles entre ce canton et celui de Lucerne. L'Empereur de Russie prépare une armée plus considérable pour envoyer contre les Circassiens. Mr. O'Connell est parti tout-à-coup du Quarré Merriion pour son abbaye de Derryman. Il doit y passer les fêtes de Noël avec sa famille et retourner vers le 6 Janvier. Le Roi a ouvert les Chambres en France le 26 Décembre. Le discours du trône paraît être reçu favorablement par tous les partis. Le monarque paraît satisfait de l'état des choses et des hommes. Il est fait allusion à la guerre du Maroc, en termes flatteurs, et la visite à la

Reine Victoria forme un passage remarquable du discours. L'Espagne est toujours dans le même état de guerre intestine; on peut en juger par ce fait. Le nombre des coupables politiques exécutés depuis quelques semaines est de 214 et sur ce grand nombre 12 seulement ont eu leur procès!

Nos chambres continuent leur travaux: Mercredi soir le Bill de M. Christie pour diminuer les salaires de certains officiers publics fut amené sur le tapis. Le ministère s'opposa à la deuxième lecture du Bill, et fut battu par une majorité de 35 contre 23. Il fut ensuite référé à un comité de sept membres. Le rapport du comité sur la pétition de W. H. Merritt fut présenté par Mr. Lanthier, déclarant M. Merritt dument élu. Le Bill pour rappeler certaine partie de la loi des élections, qui empêche les membres du Clergé de voter fut retiré en conséquence de quelque irrégularité, mais ce Bill amené de nouveau passe la première lecture et la seconde est remise à Mardi prochain.

Nous voyons avec plaisir que les chambres ont accueilli favorablement l'intention d'approprier une somme suffisante, c'est-à-dire la somme de £2000 par année, pour continuer les recherches géologiques en cette province. Il est temps que l'on s'occupe de choses aussi utiles. Ce pays abonde en ressources de cette nature. Tous les sols offrent à l'industrie humaine des sources de richesses qu'il est du devoir de tous les peuples civilisés d'exploiter; nous sommes heureux de pouvoir rendre à la personne à la tête de ce département M. W. E. Logan, notre tribut d'admiration pour ses infatigables efforts dans cette voie de la belle science, à laquelle il s'est dévoué tout entier. On ne pourra faire un meilleur emploi des deniers du peuple, que de découvrir par son moyen, toutes les ressources du pays. Nous apprenons que M. Logan a déjà rapporté de ses explorations, une grande quantité d'échantillons de minéraux et d'objets curieux et intéressants.

On commence à s'occuper beaucoup dans le public d'une mesure bien importante pour le pays entier et pour tous les citoyens en particulier; nous voulons parler du port de lettres à deux sols, payés d'avance, d'après le système de Rowland Hill. Ce système, après quelque temps, rapporterait autant que le système actuel. Voyons en Angleterre le penny postage après deux ou trois années, augmenter cette partie du revenu de la couronne de plus d'un million sterling. Il en serait de même ici, car vraiment les taux des postes sont exorbitants, c'est un impôt considérable. Il est temps aussi que l'on réduise le salaire des Officiers de ce Département; attendons patiemment et laissons faire le temps, et, quoiqu'on dise, ayons foi dans l'avenir. Nous avons vu au commencement de la session les deux côtés de la chambre se disputer le titre de réformistes. Tout le monde veut être du grand parti de la réforme. Il y a encore tant d'abus à réprimer. Encore une fois, laissons faire le temps. Des questions qui nous agitent aujourd'hui, et pour lesquelles nous sommes prêts d'en venir aux mains, nous verront dans quelques années parfaitement d'accord.

Vici les joyeux jours du Carnaval qui nous arrivent et de nouveau, le bruit de la gaieté et des éclats du bal, se fait entendre de tous côtés. Malheureux sont ceux qui sont trop emportés par le tourbillon des plaisirs et des jouissances de ce monde, car les jours de calme, de repos et de prières sont à nos portes. A ceux là nous recommandons la lecture du petit article, que nous produisons aujourd'hui, intitulé "Mercredi

des Cendres." Pour ceux que la modération accompagne dans les plus frivoles amusements de la vie, nous dirons avec Béranger:

"Des jours charmants, la perte est seule à craindre,"
Fêtons-les bien, c'est un ordre des cieux.

NAISSANCES.

En cette ville, le 20, la Dame de John Jordan, écrivain, a mis au monde une fille.

A St. Roch de l'Acadian, le 15, la Dame de M. Joseph Beauchamp, (ci-devant de St. Louis, Missouri,) a mis au monde un fils.

A St. Pie, le 25 de janvier dernier, la Dame du Dr. Giard, a mis au monde une fille.

MARIAGES.

A St. Jérôme, par Messire Leclair, vicar de Terrebonne, Mr. Louis Olympe Turgeon, marchand de ce dernier lieu, à Dlle. M. Honorine Labrie, dernière fille de feu Jacques Labrie, écrivain, M.P.P.

A Québec, par le Supérieur du séminaire de Québec, M. François Jobin, à Dame veuve Magnan, de Québec.

A Berthier, Mardi le 28 de janvier dernier, par le Rév. M. Gagnon, curé du lieu, Henri Bourret, écrivain, avocat, à Dlle. Lucy, troisième fille de John Mac-bean, écrivain.

DECES.

Au Sault-au-Récollet, le 21, après une longue maladie, Charles Giroux, écrivain, ancien capitaine de milice, âgé de 66 ans.

ANNONCES.

CHIS. J. COURSOL,

AVOCAT,

Enseignement des Rues St. Vincent et Ste. Thérèse.

M. LAFRAMBOISE,

AVOCAT,

RUE STE. THÉRÈSE.

JULES R. BERTHELOT,

AVOCAT,

N^o. 24, Rue St. Vincent.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

La souscription à LA REVUE CANADIENNE sera de quatre Piastres par an, payable la moitié à demande, et l'autre moitié après le premier semestre. Nous recevrons pour ce journal des annonces, avis, avisements, etc. etc. adaptés à notre mode hebdomadaire de publication, au prix des autres journaux de cette ville.

Les lettres, communications, etc. etc. devront être adressées, (affranchies), au Rédacteur en chef, Bureau de LA REVUE CANADIENNE, chez MM. Lovell et Gibson, imprimeurs, N^o. 7, Rue St. Nicolas.

AGENTS.

A Soulard, écrivain.....	Québec.
L. G. Duval, écrivain.....	Trois Rivières.
L. V. Sicotte, écrivain.....	St. Hyacinthe.
J. P. Lantier, écrivain M.P.P.....	Vaudreuil.
L. A. Olivier, écrivain.....	Berthier.
L. G. DeLorimier, écrivain.....	L'Assomption.
P. L. LeTourneur, écrivain.....	Rivière Chambly.
Frs. Caron, écrivain.....	Amherstburg.
H. de Rouville, écrivain.....	Sorel.
H. F. Marchand, écrivain.....	St. Jean.
Tancrède Sauvageau, écrivain.....	Laprairie.
F. X. Valade, écrivain.....	Terrebonne.
Col. A. C. Tachereau, écrivain.....	D'Eschambault.

LOUIS O. LE TOURNEUX,

Rédacteur en chef et Propriétaire.

Bureau de LA REVUE CANADIENNE, N^o. 7, Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple.

MONTREAL.

DE L'IMPRIMERIE DE LOVELL ET GIBSON.